



Chronique bibliographique sous la responsabilité de Patrick Quantin avec la collaboration de Pierre-Lawoetey Ajavon, Jean-Pascal Daloz, Dominique Darbon, Pierre-Marie Decoudras, Dah Dieng, Vittorio Morabito, Pierre J. Quiviger, Comi M.. Toulabor.

BALLIF (Noël) — Les Pygmées de la Grande Forêt. — Paris, L'Harmattan, 1992, 240 p. Bibliogr, Index (photogr.)

En 1946, une équipe de chercheurs de l'Institut d'ethnologie de Paris, la « Mission Ogooué-Congo » entreprit d'aller à la découverte des Pygmées d'Afrique centrale, peuple dont l'existence semblait déjà, depuis l'antiquité gréco-romaine, relever de la fable et de mythologie.

Mais, voilà que, dans son ouvrage, une des plus récentes parutions sur les Pygmées, Noël Ballif vient de restituer la réalité sur la vie de ces peuplades disséminées entre le Congo, la République centrafricaine, le Cameroun, le Zaïre, etc.

Conçu sous forme de « carnets de route », cet ouvrage qui comporte trois parties, semble se donner pour objectifs de dénoncer certaines idées reçues sur les Pygmées et de témoigner de leur nature « humaine ».

Dans une première partie, l'auteur relate son expérience de 1946 parmi les Pygmées du Congo (Babemzélé, Babenga, Bambuti, Bagombé, etc.) dont il a partagé la vie dans la forêt, assistant souvent à la plupart de leurs activités quotidiennes (chasse, pêche, rites religieux et funéraires et migrations sai-

sonnières). Décrivant avec minutie et force détails la vie de ses hôtes (langue, musique, artisanat, art culinaire, organisation familiale, etc.), Ballif, dont la rigueur scientifique s'affirme à travers chaque phénomène observé puis analysé, ne manque pas à l'occasion de se référer aux enseignements théoriques de ses maîtres de l'Institut d'ethnologie de Paris, essayant chaque fois de les soumettre au crible de sa propre « observation participante ».

La deuxième partie de l'ouvrage, quant à elle, propose une comparaison entre l'ancien mode de vie des Pygmées nomades de la Sangha (Congo) et celui, sédentaire des Pygmées de la Lobaye (Centrafrique). Au-delà des nouvelles contraintes modernes (sédentarisation, agriculture), l'auteur tente ici de rechercher les liens communs (unité linguistique, culturelle, ethnique, etc.) qui unissent encore ces peuplades, malgré la diversité de l'environnement.

Enfin, dans la troisième et dernière partie qui consacre le retour de Noël Ballif parmi les Pygmées du Congo en 1982, après trente-six ans, c'est-à-dire depuis la « Mission Ogooué-Congo » de 1946, le constat de l'auteur est poignant : la plupart des Pygmées qui l'accueillirent à l'époque sont tous morts. Les rares survivants qu'il a pu

retrouver après maintes péripéties et recherches dans la forêt vierge n'ont pas été épargnés par la modernisation, surtout par l'exploitation forestière qui les a transformés en ouvriers.

Cependant, s'ils tentent malgré tout de conserver leurs traditions séculaires (bien que celles-ci, comme a pu le constater l'auteur, aient subi plusieurs transformations), les Pygmées n'en demeurent pas moins des individus écartelés entre ces traditions et les nouvelles structures des États africains indépendants. C'est l'occasion pour N. Ballif de se faire le défenseur d'un peuple en voie de disparition (sa conclusion) et menacé par des maux qui ont pour nom : exploitation et disparition à terme de la forêt, pollution, salariat, chômage, alcoolisme et sida, etc. Bref, tous les maux de la société contemporaine.

Si l'on peut légitimement partager les inquiétudes de l'auteur quant à la menace de disparition des Pygmées, il faut cependant faire remarquer que ces derniers, à l'instar des autres populations africaines, sont placés devant un vieux dilemme : l'attachement aux traditions ataviques ou leur évolution, avec bien entendu, à terme, le risque de disparition réelle ou symbolique. D'ailleurs, le titre suggestif de la conclusion de l'ouvrage est assez évocateur à ce sujet : « A la croisée des chemins : disparition ou évolution ».

Or, les Pygmées ne peuvent demeurer en marge des bouleversements sociaux, culturels et économiques qui agitent l'Afrique depuis un peu plus de trente ans. Aussi, les maux qui menacent aujourd'hui les Pygmées constituent-ils le revers de ce modernisme. Il faut arriver à corriger ces maux et à trouver un équilibre à cette vague de modernisation forcée. L'auteur en la dénonçant ne donne-t-il pas l'impression de renforcer les arguments de certains chercheurs soucieux de considérer encore de nos jours les Pygmées comme des « pièces rares de musée » pour ethnologues en mal de défense des minorités ethniques menacées ? [P.L.A.]

BAYNHAM (Simon) (ed) — **Zimbabwe in transition.** — Stockholm, Almqvist et Wiksell International, 1992, 284 p.

Les livres sur la politique au Zimbabwe ne manquent pas, mais ceux qui en traitent en s'intéressant à ce qui vient de se passer durant ces dix dernières années sont rares. Ils méritent l'attention. Il est temps que le sort de ce pays cesse d'être considéré sous l'angle de la fatalité des séquelles d'un colonialisme anachronique qui expliquerait toutes les difficultés et excuserait toutes les erreurs. Simon Baynham a saisi l'occasion du dixième anniversaire de l'indépendance, en avril 1990, pour lancer le projet d'un ouvrage collectif faisant le point sur « les performances, les problèmes et les perspectives » du jeune État. Il a mis à contribution huit auteurs — dont deux Français — provenant d'horizons divers. Le résultat d'ensemble est particulièrement stimulant car sont malmenées de nombreuses idées reçues, en particulier celle selon laquelle les dirigeants actuels n'auraient aucune marge de manœuvre dans le choix de leurs décisions à cause des contraintes externes.

Jeffrey Herbst, déjà auteur en 1990 d'un intéressant « *Politics in Zimbabwe* » qui fut plutôt fraîchement accueilli à Harare, récidive ici en campant l'ambiance idéologique du nouveau régime : « *Les dirigeants du Zimbabwe ont choisi d'étouffer tout débat public. Les journaux sont devenus rapidement, dans la plupart des occasions, guère plus que des porte-parole du gouvernement. Les enseignants de l'université, même avant les troubles violents de la fin des années 1980, avaient peur de faire de la recherche sur le Zimbabwe et il y avait peu d'autres endroits où un travail idéologiquement indépendant était permis* » (p. 51). Et l'auteur de montrer que, loin d'avoir été convertie au socialisme, la population du pays manque surtout de références et de projets politiques.

Le jugement est sévère mais il est justifié. Exclu du contexte, il risque cependant de prêter à confusion quand il est reçu par des lecteurs qui ignorent tout de l'ambiance d'« histoire à suc-

cès » dans lequel se sont déroulées les premières années du régime... Heureusement, l'ensemble de l'ouvrage fournit une vision globale qui permet de faire la part des choses. L'originalité du cadre politique est décrite à travers deux contributions complémentaires : l'une décèle l'instabilité inhérente à une élite au pouvoir n'ayant qu'une cohérence de façade, tandis que la seconde montre que le multipartisme affiché repose sur une absence de compétition hors du cercle formé par cette élite.

Les grands secteurs dans lesquels le gouvernement aurait pu, ou dû, élaborer des politiques publiques vigoureuses et montrer qu'il était capable d'ouvrir des voies originales avant de « capituler » en 1991 devant l'ajustement structurel, donnent lieu à des analyses bien informées sur la réforme agraire, le développement urbain ou encore les transports et les communications. Rien dans tout cela, sinon la qualité de la mise en perspective, n'étonnera cependant le connaisseur de la scène politique zimbabwéenne. Il n'en va pas de même pour les deux derniers chapitres qui apportent des données et des éclairages inédits sur les rapports avec l'ex-bloc de l'Est et surtout sur les problèmes de sécurité intérieure et régionale. [P.J.Q.]

DAYAK (Mano) — **Touareg, la tragédie.** — Paris, Jean-Claude Lattès, 1992, 218 p.

Cet ouvrage a été publié dans le double but, d'une part d'attirer l'attention sur le conflit ouvert entre les Touaregs et l'État dans le nord du Niger, d'autre part de justifier l'action du Front de libération de l'Air et de l'Azawagh.

Mano Dayak, originaire de la petite vallée de Tidene au nord d'Agadez, scolarisé de force, a effectué des études aux États-Unis, puis en France ; la création d'une agence de voyage, Temet, plusieurs participations au rallye Paris-Dakar, lui ont permis de réussir dans ce monde extérieur si difficile à com-

prendre pour les nomades, lui donnant la dimension médiatique et le réseau de relations internationales qu'il utilise actuellement pour défendre la cause des Touaregs.

Après une réflexion sur le bonheur, à jamais disparu, des genres de vie des nomades, l'auteur dénonce l'histoire, qui a fait des anciens maîtres du Sahara, des êtres déchus ; il récuse l'image classique de Touaregs pillards esclavagistes, le rezzou trouvant sa justification dans la nécessité absolue de contrôler l'espace vital.

Cette confusion délibérée est d'autant plus facile à entretenir que l'histoire a été écrite par des étrangers, ceux-là mêmes qui ont abandonné les nomades aux gens du Sud.

La controverse est également évidente pour ce qui concerne Kaoçen ; l'instigateur de la rébellion de l'Air en 1916, présenté par les uns comme un chef de bande peu scrupuleux, est ici comparé à de Gaulle, animé de la même volonté de réaliser l'unité du peuple touareg.

À l'époque contemporaine, dénigrés par l'État centralisé, les Touaregs se répartissent en trois groupes : les nomades de la brousse, prisonniers de la misère, les ishomars, chômeurs en exil ouverts au monde extérieur, et la communauté touarègue des villes qui s'apparente à une nouvelle élite.

La répression militaire au Mali, la terrible sécheresse des années soixante-dix à quatre-vingt, le détournement de l'aide par les fonctionnaires sous-tendent la même logique : le non-développement du Nord ; enfin, le récit détaillé des massacres de Tchintabraden en 1991, puis l'attente déçue de la Conférence nationale, ont justifié un commencement de la lutte armée encouragée par la déliquescence de l'État.

Dans la dernière partie, précédant les témoignages, le message politique rejette l'idée d'une République touarègue, en affirmant vouloir jouer le jeu de la démocratie, dans un système de multipartisme qui conduirait chaque peuple à être maître de son développement régional ; la conclusion est un message de paix et de compréhension mutuelle.

Pour finir, unis par la même fraternité du désert, des hommes du monde des sciences, du spectacle et de la politique ont voulu témoigner en faveur des Touaregs ; Mano Dayak utilise l'espace de liberté que représentent les médias français pour intéresser les responsables politiques à une négociation qui prendrait une toute autre dimension avec un appui extérieur.

Notre fin de millénaire glorifie la sédentarisation et l'urbanisation accélérée, menaçant partout les nomades ; nul doute que, lorsqu'ils auront définitivement disparu, le monde y aura beaucoup perdu. [P.-M.D.]

FOEHRLE (Roger) — **L'islam pour les profs.** — Paris, Karthala, 1992, 242 p. (Recherches pédagogiques).

Ce livre s'inscrit dans la dynamique lancée par *l'Islamische Wissenschaftliche Akademie*, créé en 1978, à Cologne, par le professeur Aboldjavad Falaturi, et soutenue dans le cadre d'un programme international de recherche, « Islam in textbook », qui concerne 22 pays européens. S'appuyant sur des exemples relevés dans les manuels d'enseignement secondaire, l'auteur s'emploie à démontrer l'inexactitude ou l'imprécision de beaucoup d'assertions. En rétablissant la vérité, il veut vulgariser une idée exacte de l'islam, à l'intention des peuples de tradition judéo-chrétienne qui côtoient quotidiennement, en Europe, 20 millions de musulmans.

La première partie est la plus intéressante ; elle aide à comprendre les fondements de la religion. L'islam est une grande vénération pour un Dieu unique, dont le Coran est l'authentique parole ; Mohammed, homme de bonne famille, sans péché, transmet aux hommes la parole de Dieu, et crée l'*umma*, la communauté des croyants. L'islam imprègne la vie quotidienne, et ses cinq piliers règlent l'existence des croyants : la profession de foi, la prière, le jeûne, l'impôt purificateur et le pèlerinage. Vie privée et vie sociale, propriété, commerce, etc. sont définis par la *charia* ;

les précisions les plus significatives concernent la condition de la femme, à qui le Coran ne donne pas une valeur inférieure à celle de l'homme, et la notion de *djihad* : la parole sacrée n'a jamais ordonné de guerre sainte ni de conquête. Mais déjà la politique montre la fracture de l'*umma*, entre sunnites majoritaires, défenseurs de la tradition, et chiites.

La seconde partie est consacrée à un récit historique, du premier califat jusqu'à nos jours, dominé par la conquête, les guerres de clans, les croisades et le morcellement puis le déclin de l'empire.

À l'époque contemporaine, alors que l'*umma* compte 700 millions d'individus, l'islam ne saurait être associé aux mouvements d'indépendance et à la guerre ; même le conflit israélo-palestinien est davantage une question de pouvoir territorial que d'opposition religieuse. Le message se veut rassurant, dans la perspective d'une pacifique cohabitation.

La dernière partie est partiellement moins réussie ; l'étude critique des programmes de l'Éducation nationale démontre que la place dévolue à l'islam est réduite ; la responsabilité de cette situation est attribuée à un groupe de pression : l'Association des professeurs d'Histoire et de Géographie.

Vers la fin, la polémique éloigne un peu du sujet, en expliquant le fonctionnement monopolistique de cette association ; on regrette un peu que l'on n'ait pas consacré quelques pages de plus à l'explication des fondements de l'islam et quelques lignes de moins à ce réquisitoire, qui ne correspond pas à la tonalité du reste de l'ouvrage, fort intéressant au demeurant. [P.-M.D.]

MBADIWE (K.O.) — **Rebirth of a Nation.** — New Haven/Enugu. Fourth Dimension, 1991, 306 p.

Cette autobiographie due à un relativement célèbre homme politique igbo, qui, après des études pionnières aux États-Unis, dès la fin des années trente,

connut une assez brillante carrière, relève d'un genre courant au Nigeria, pour ne pas dire stéréotypé. A une préface dithyrambique succède la relation des principaux épisodes ayant marqué la vie de l'auteur et notamment tous ceux qui sont susceptibles de déboucher sur une auto-glorification, éventuellement par panégyriques interposés ; l'ouvrage se termine classiquement par des considérations générales sur l'avenir du pays et par des conseils moralisateurs rédigés par le « vieux sage » à destination de divers groupes sociaux (les journalistes, les femmes, les jeunes, les leaders religieux, etc.) ; le tout étant parsemé de photographies valorisantes : à la tribune ou en compagnie de personnalités diverses (en l'espèce, par exemple, la femme du président F.D. Roosevelt, K. N'Krumah, des diplomates japonais, divers leaders nigériens). Les livres de cette nature sont fréquemment considérés comme ne présentant guère d'intérêt, scientifiquement parlant. On aurait cependant tort de les négliger en tant que source riche d'informations sur la manière dont se perçoivent et s'exhibent les élites nigérianes, au sens qu'elles donnent à leurs actions. Par-delà le énième commentaire/témoignage sur la lutte pour l'indépendance, la vie politique des deux premières Républiques, les travers des régimes militaires ou la guerre civile, nous semblons surtout dignes d'attention les éléments culturels qui transparaissent constamment, en arrière-plan, si l'on aborde ce genre de texte avec un tant soit peu de recul. En l'occurrence, ce livre en dit long sur l'extrême enchevêtrement entre « traditions » et « modernité » qui caractérise ces personnalités ayant traversé le siècle (du sentiment d'être la réincarnation d'un grand guerrier du passé à la fierté d'avoir été le premier Africain ayant jamais réalisé un film), sur le rapport aux affaires, les logiques de carrière, l'importance primordiale de la famille. Même l'auto-satisfaction omniprésente et la référence insistante à certains épisodes mériteraient d'être étudiées et mises en parallèle avec d'autres autobiographies de contemporains, qui sont légion. Nullement négligeable donc ; au deuxième degré s'entend. [J.-P. D.]

DIAWARA (Mamadou) — **La Graine de la Parole. Dimension sociale et politique des traditions orales du Royaume de Jaara (Mali) du xv^e au milieu du xix^e siècle.** — Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1990, 189 p. (Studien zur Kulturkunde 92).

Assez récemment, le catalogue d'une superbe exposition d'art africain en Italie se permettait d'écrire que l'Afrique n'a pas d'histoire et que son passé se confond avec la préhistoire ! Évidemment c'est oublier la contribution de la tradition orale dans l'établissement d'indices et de chronologies qui sont à la base des sources de tout historien. La lecture du livre de Mamadou Diawara, *La Graine de la Parole*, tombe à point nommé. La collection qui le présente nous a déjà donné en langue française de bons travaux historiques, le Diwan du Bornu de D. Lange, l'histoire des Gourounsi de A.-M. Duperray et l'étude du Bamenda de J.-P. Warnier.

L'auteur a collectionné une riche documentation orale dans le pays soninké du Mali et de Mauritanie, où s'est étendu le royaume de Jaara. Située près de Nioro du Sahel, dans le pays Kindi, cette ville a accueilli pendant plus d'un siècle un groupe soninké dirigé par la famille des Nyaxate. Vers 1500, le conquérant Haren Maamulu s'installa à Jaara et mit en place un pouvoir centralisé et stratifié qui servira de base à la domination de la dynastie issue du fondateur. Onze générations de la dynastie Jawara se sont succédées jusqu'à la conquête d'El Haj Umar en 1862.

Dans la première partie de l'ouvrage, l'auteur analyse la chronologie et la hiérarchie sociale et politique qui remodèle l'ancienne structure soninké, soit chez les guerriers et les grands serveurs, soit chez les marabouts et les clients.

Les traditions orales reflètent cette articulation de la société, et l'originalité de M. Diawara est d'analyser dans les deuxième et troisième parties les récits de chaque groupe familial. Les spécialistes de familles dominées rappellent le passé glorieux de la lignée et ceux des clients, c'est-à-dire les mémorialistes offi-

ciels, donnent des traditions privées, familiales à côté de celles officielles, du pouvoir.

Le savoir s'étend aussi aux femmes libres, évidemment, mais aussi esclaves et c'est là une des singularités du travail de Diawara. Aux femmes esclaves, on doit les chants des serviteurs de la Couronne, *Ianbasire* et les chants anciens des esclaves.

Les traditionalistes du Kingi reçoivent leur savoir dans des écoles spécialistes et leur apprentissage est consacré au cours d'une cérémonie publique. Composant leur répertoire à partir des informations reçues chez leur patron, ils savent moduler leurs éloges et leurs critiques. Propos favorables et propos nuisibles ainsi que le répertoire, restent réservés aux *gens de la bouche*, avec des interdits, des secrets et des droits de reproduction.

La quatrième partie fait état des spécificités de l'histoire orale, des limites de la typologie, du poids de l'idéologie dominante, des supports donnés à la mémoire, de la période d'essor de la production orale de Jaara, de son renouveau et enfin des difficultés des chercheurs qui enquêtent « chez eux ».

Des passages confus et mal placés peuvent arrêter l'enchaînement du discours qui cependant fait réfléchir sur l'origine des informations orales, sur leurs qualités, sur leurs modalités de formation et, en définitive, stimule une meilleure utilisation de la richesse du *corpus* des traditions orales. [V.M.]

Africa South of the Sahara 1991, Londres, Europa, 1991, 1 145 p., ill.
Know Africa, Londres, Africa Books, 1991, T. 1. **Africa Today**, 2 056 p. + atlas et cartes. — T. 2, **Africa Who's Who**, 1 863 p. — T. 3, **Makers of Modern Africa Profiles in History**, 793 p., ill.

Faciliter la transmission des connaissances sur l'Afrique d'aujourd'hui, tel est le principal intérêt qui s'attache aux deux séries de publications.

La première concerne un volume

sur l'Afrique au sud du Sahara et représente la dernière édition d'un texte rôdé par vingt ans de parutions. Sa première partie (160 p.) rassemble douze études dues à des spécialistes européens et destinées à donner une vision historique des différentes régions de l'Afrique noire. Il y a un seul nouvel article, celui de G. Williams à propos des problèmes dérivés du développement. Les perspectives de l'industrie sont vues par P. Logli avec optimisme, si la collaboration européenne s'y prête davantage. Les espoirs et les désespoirs suscités par les conventions de Lomé sont analysés par K. Watkins, tandis que P. Laurence et I. Livingston soulignent les causes humaines et techniques de la défection de l'agriculture paysanne. Cette partie se termine avec les indications des dates des indépendances, des zones de végétation, des religions, des langues africaines, d'un survol des vingt principaux produits, agricoles et minéraux, et des correspondances des calendriers (arabe et éthiopien), et de certains poids et mesures en usage en Afrique. Elle fournit aussi les adresses des principaux instituts de recherches scientifiques et une liste de périodiques. La deuxième partie résume les activités de plusieurs organisations internationales d'Afrique, en y incluant le Commonwealth, la zone franc et la conférence islamique. Pour chaque pays, dans la partie finale, des contributions européennes passent de la géographie à l'économie, aux données statistiques et à une section informative (constitution, gouvernement, diplomatie, presse, justice, transports, adresses, etc.).

Les trois volumes *Know Africa* comprennent l'Afrique du Nord et expriment clairement leur confiance aux perspectives panafricaines et à l'héritage des valeurs africaines, attitude absente dans le précédent ouvrage. En effet, il semble que la marginalisation du continent et sa faiblesse persistante demandent un effort de compréhension et un approfondissement surtout culturel. C'est seulement quand la décolonisation de l'esprit sera accomplie que l'Afrique pourra se dire libre. « *Les problèmes de l'Afrique sont premièrement et essentiellement culturels [...] L'Afrique doit regagner*

sa confiance en soi et refortifier son propre génie », trouvons-nous écrit dans un texte (T. 1, p. 196). Par conséquent, on trouvera difficilement des articles discutant de la démocratie. Tâche culturelle primordiale qui incombe, toujours selon les rédacteurs, essentiellement aux Africains. Ainsi, africains sont les auteurs et les membres du comité d'édition, et aussi africain (nigérian) est M. Raphaël Uwechue, rédacteur en chef, éditeur, ancien diplomate et sorte d'actif factotum auprès d'*Africa Books*.

Cette deuxième édition révisé *Africa Yearbook, Africa Who's Who* publié en 1977 et *Africa Today* paru en 1981 et les augmente d'un troisième volume. Dans l'ensemble, elle fournit des informations de grande qualité jamais auparavant regroupées. Le premier volume, *Africa Today*, fait le point sur les 54 pays africains en y comprenant les pays de l'Afrique du Nord. Quatre volets composent le volume. D'abord les portraits des chefs d'États, la géographie, les langues et les religions d'Afrique. Le deuxième volet (100 p.) rend compte d'une douzaine d'organisations internationales, régionales et continentales et des principaux traités (OUA, CEA, BDA, CEAO), en donne les textes complets, ainsi que celui des résolutions « historiques » (Unité africaine de 1963, plan d'action de Lagos de l'OUA de 1980, Charte du Congrès national africain, Manifeste du *Pan African Congress*). Le troisième volet (300 p.) recueille des essais sur l'histoire détaillée de l'Afrique : depuis l'origine égyptienne de la culture africaine, en passant par les royaumes africains, et évoque l'Afrique contemporaine, avec ses produits, les banques, les littératures, les performances sportives, la santé, les communications, les luttes pour l'indépendance, l'éducation, les exportations, pour terminer enfin par la diaspora africaine, la vision du monde arabe et les rapports Afrique-Europe. Le dernier volet passe chaque pays au crible pour en présenter les principales données survenues jusqu'en mars 1991. Le point de vue reste strictement africain (et anticolonial quelquefois).

Le deuxième tome de la série *Who's Who ?* nous semble être l'unique publication de ce genre pour l'Afrique avec ses 12 000 biographies d'Africains contemporains. Le dernier tome est le plus original et contient 680 témoignages biographiques et historiques d'éminents Africains décédés. On remarque à l'égard des tomes 2 et 3, une prépondérance de biographies de Nigériens.

Simple, faciles à lire, riches, les ouvrages analysés sont profitables à tous ceux qui doivent entrer en contact avec la réalité africaine. Pour cela, ces deux énormes recueils de renseignements s'apparentent aux encyclopédies, lesquelles résumant l'essentiel et le classent alphabétiquement. Toutefois, les deux séries ne pallient pas le manque actuel d'encyclopédies africaines, tel l'ancienne et louable *Africa Encyclopedia* des presses de l'Université d'Oxford et le volume thématique *The Cambridge Encyclopedia of Africa* de 1981. On peut souhaiter que l'intégration des biographies et de toutes les informations de *Know Africa* dans une unique source de renseignements disposés en ordre alphabétique, plus facilement maniable, puisse contribuer à la formation d'une grande encyclopédie africaine en plusieurs tomes, actuellement inexistante. [V.M.]

MARCHESIN (Philippe) — **Tribus, ethnies et pouvoirs en Mauritanie.** — Karthala, Paris, 1992, 437 p.

Tribus, ethnies et pouvoirs, trois notions qui s'enchevêtrent et rendent souvent très confuse la compréhension de la réalité de la Mauritanie. Un pays aussi fragile que complexe où la colonisation a brutalement réuni, à la rencontre du Sahara et du Sahel, les nomades arabo-berbères et les sédentaires négro-africains. Un choc culturel et civilisationnel qui a donné naissance à cet État dont la combinaison des multiples paramètres historiques, sociaux, politiques et religieux n'ont jamais permis l'émergence d'une nation.

Plusieurs années de recherches et

d'expériences sur le terrain ont permis à l'auteur (Philippe Marchesin a enseigné de 1983 à 1987 à l'ENA et à la faculté de droit de Nouackchott) de compléter, par l'exploitation d'une documentation grise, le répertoire bibliographique de ce pays, qualifié encore de « sous analysé », dont la richesse demeure la diversité des composantes qui font ce conglomérat mauritanien. Avec la complexité et la diversité des éléments de prolétarianisation en Mauritanie l'auteur arrive à dégager minutieusement la stratégie des différents acteurs depuis l'indépendance. L'administration civile d'abord, militaire ensuite, les milieux d'affaires, les sensibilités politiques tout comme les forces traditionnelles, les castes, le phénomène *haratine* et le tribalisme sont autant de facteurs qui caractérisent la société mauritanienne et qui sont analysés dans leurs rapports et leurs interactions sans parti pris.

Intégrant l'essentiel des travaux antérieurs consacrés à ce pays et s'appuyant sur son propre vécu en Mauritanie, P. Marchesin dissèque, avec objectivité, cette société pluriethnique et multiraciale dont l'histoire se résume en une succession d'alliances et de conflits entre les groupes arabo-berbères et négro-africains. Cependant, cette diversité socioculturelle et surtout les rapports économiques entre ces groupes sociaux (éleveurs-nomades et agriculteurs-sédentaires) dévoilent les nécessaires complémentarités qui se doublent de querelles d'intérêts et de rivalités à travers lesquelles s'aiguise la conscience de l'identité différentielle de chaque groupe. Ce « factionnalisme segmentaire », dominé par une dynamique tribaliste, reproduit exactement l'organisation et la structuration sociales traditionnelles et constitue le soubassement de la société et de l'État mauritanien contemporain. La diversité des sensibilités nationales (arabo-berbères, halpulaaren, soninké, wolof) et la recherche effrénée d'un renforcement identitaire au niveau de chaque groupe et chaque sous-groupe social ont toujours dispersé les forces vives et semblent encore loin de réunir les conditions de formation d'une nation mauritanienne.

Touchant directement à la réalité de

la vie sociale, forçant l'impasse quasi générale sur des questions jusqu'alors taboues en Mauritanie, cet œuvre d'africaniste, issue d'une thèse de doctorat d'État en science politique, montre comment, au-delà des logiques tribales et ethniques qui témoignent de toutes les formes de solidarités concentriques, sont apparus de nouveaux champs d'articulation sociale et politique englobant, par des principes éminemment relatifs, de multiples combinaisons et contradictions : fusion du familial et du tribal, mélange du social et du politique, non dissociation du politique et du religieux.

A travers les onze chapitres de ce livre, se dégage une constatation générale : en Mauritanie aussi, l'histoire semble être un éternel recommencement ; les vieilles querelles sociales réapparaissent et réactivent le phénomène ethnique et tribal, les luttes politiques aujourd'hui se résument comme dans le passé par le trinôme contestation-récupération-participation. Les stratégies, plus que jamais, sont telles que, dans cette société, toutes occasions, grèves d'élèves, manifestations syndicales ou politiques, remaniements ministériels ou coups d'État, rappellent souvent violemment la diversité des composantes sociales et des sensibilités nationales. [D.D.]

LA TORRE (Inès de) — **Le vodu en Afrique de l'Ouest : rites et traditions.** (Préf. L.-V. Thomas). — Paris, L'Harmattan, 1991, 176 p. (Connaissance des hommes).

Est-ce par ironie que cet ouvrage est publié dans la collection « Connaissance des hommes » des éditions L'Harmattan ? En tous cas, le titre qui s'avère purement commercial ne nous renseigne que de façon incidente et anecdotique sur le vodu : 27 pages dispersées çà et là et l'on n'est pas plus avancé qu'hier dans la connaissance des hommes et du vodu. La thèse de La Torre, soutenue en 1985 à Paris V, d'où elle extrait son ouvrage, est déjà une escroquerie scientifique qui se contente de « pomper »

laborieusement — et mal — les travaux de N.L. Gayibor et le mémoire de maîtrise d'ethnologie de P.-L. Ajavon : la page 125 est une mauvaise photocopie d'une page de ce mémoire présenté en 1979.

Qu'il s'agisse de la thèse elle-même ou de l'ouvrage, c'est une course lassante à des erreurs monumentales de dates (notamment dans la première partie (pp. 27-38) portant sur l'histoire de la société guen-mina); de toponymies (par exemple confusion entre Petit Popo (Aneho) qu'elle situe sans sourciller au Bénin (p. 36), et Grand Popo (Pla au Bénin) qu'elle nous balance au Togo (p. 33). Mieux, nous sont servies des inventions fantaisistes dignes des auteurs de fiction : par exemple I. de La Torre bâtit un village nommé Akoda où elle aurait séjourné pour les besoins de ses « recherches scientifiques » et qu'elle place sur sa carte entre Togoville et Ekpoui, à l'est (p. 21). Dans ce village, elle fait la connaissance d'un « ancien » appelé Adjevi Klougam qui lui aurait raconté une des légendes fondatrices des cérémonies « Epe-Ekpe » (p. 83). Fort bien ! Malheureusement, si Akoda existe bel et bien, il est situé plutôt entre Zalivé et Badougbé, à l'est. Et de mémoire de vodu, dans ce village que je connais personnellement, ni son chef ni ses notables, et personne ne connaissent cet Adjevi Klougam, sans doute une erreur typographique de Klougan. Invention aussi quand elle nous compose « une eau lustrale coûteuse » dont les constituants relèvent d'une imagination trop fertile (p. 93). Invention quand on nous apprend que l'eau de libation s'appelle « *tchesi dodo* » (p. 97) alors qu'il s'agit de « *dzasi dodo* ». Invention enfin, quand l'auteur se lance dans l'étymologie du mot « Epe-Ekpe » en écrivant : « *Il désigne le cycle annuel et comprend le radical "kpe" synonyme d'année* » etc. (p. 86). C'est le substantif « *epe* » qui signifie année et le verbal « *ekpe* » veut dire à la fois rencon-

trer et terminer. « *Epe-Ekpe* » signifie que la nouvelle année commence là où finit l'ancienne ou que la nouvelle et l'ancienne se rencontrent. La Torre qui a travaillé sur les cérémonies de « Epe-Ekpe » plutôt que sur le vodu proprement dit aurait pu faire l'effort peu coûteux de saisir cette sémantique au lieu d'élucubrer complètement à côté de la plaque.

Dans cet ouvrage d'où sont absentes méthodologie et définitions des concepts clés, on ramasse à la pelle des erreurs que je voudrais croire typographiques : Anloa au lieu de Anlo (p. 17); Gbada au lieu de Gbaga (p. 28); Tougan au lieu de Tougan (p. 36); Hmwokpekple (p. 83) que l'on rencontre à plusieurs reprises à la place de Homewokpekple ailleurs (p. 86). On peut établir cette longue liste indigeste du début à la fin de l'ouvrage. Des confusions entre totems et divinités, quand elle ne nous en invente pas d'autres au passage (pp. 71-74); entre rite, cérémonie et religion; entre hunon (prêtre vodu) et depoto (orant), etc., et des inexactitudes du genre : la résidence est patrilocale quand « *l'épouse vient vivre dans le lignage de son mari* » (p. 45) : je pensais qu'on employait le terme de virilocalité dans ce cas !

Et tout ceci se termine en apothéose par une conclusion de 12 pages où l'auteur se livre à une élucubration compliquée et confuse sur la « culture africaine » où je n'ai franchement rien compris et je me demande si l'auteur s'est comprise elle-même. I. de La Torre a le tort d'écrire sur un sujet qu'elle maîtrise mal. Elle aurait dû, pour son ouvrage, prendre à mon sens la partie de sa thèse portant sur les interférences du pouvoir politique togolais dans cette fête annuelle des Guen-Mina. Il est dommage que L.-V. Thomas, grand spécialiste de la thanatologie africaine, ait donné son onction à une œuvre qui ne mérite pas de figurer sur les rayons d'une bibliothèque sérieuse. [C.M.T.]